

LES MANŒUVRES ALLEMANDES POUR LA PAIX

Curieuse falsification de texte dans un journal suisse germanophile.

Le sous-secrétaire d'Etat allemand au Département impérial des Affaires Etrangères, Zimmermann, a accordé, le 21 septembre, 1915, une interview à un collaborateur du Nieuwe Rotterdamse Courant.

Ses déclarations sont publiées dans le numéro du 29 septembre, 1915, d'Avondblad B. de ce journal. On y trouve notamment ce passage relatif à la Belgique:

"Il n'est pas encore possible, en ce moment, dit M. Zimmermann, de faire connaître quels seront, après la guerre, les rapports entre l'Allemagne et la Belgique. C'est une question fort difficile. Il faut encore y trouver une solution. Mais un point est acquis: l'Allemagne doit veiller à ce que l'Angleterre ne mette pas la main sur la Belgique. Le Belgique ne peut pas devenir un avant-poste de l'Angleterre. Nous y veillerons."

Vous avez donc la conviction, demandai-je, que l'Allemagne sera en état de déterminer quel sera le sort de la Belgique? Que l'Allemagne gagnera la guerre?

"Oh! certainement, fut la réponse. De cela nous sommes tous fermement convaincus en Allemagne. Nous ne nous laissons pas imposer de conditions. Nous veillerons à ce que ce qui est arrivé maintenant ne puisse plus se reproduire. Etc."

Le Berliner Lokal Anzeiger reproduisit ce passage de l'interview, dans son no. 199, du 30 septembre 1915, édition du matin, sous la forme d'un télégramme de son correspondant, daté de "Rotterdam, 29 septembre." La traduction, sous serment, le texte hollandais de très près, en donnait cependant fidèlement le sens. Il est toutefois piquant d'y relever une petite omission.

Vous avez donc la conviction, demandai-je, que l'Allemagne sera en état de déterminer quel sera le sort de la Belgique? Que l'Allemagne gagnera la guerre?

Le Berliner Lokal Anzeiger passe sous silence, cette partie de la question. Aurait-on par hasard voulu soustraire au public allemand l'expression de la confiance du sous-secrétaire d'Etat dans la victoire finale de l'Allemagne?

Mais cette omission est peu importante en comparaison d'un changement plus artificieux et plus grave que la même interview a subi de la part d'un journal catholique suisse de Zurich, devenu, dit-il, l'organe de l'Allemagne, les Neue Zürcher Nachrichten.

LA MAISON

Comme d'habitude, Mme Ancoëme descendait vers trois heures. Elle fit sonner, avec politesse et félicité, à la propriétaire de son logement meublé que les outils de déjeuner n'avaient pas été eutés à point et que la lait destinée à son petit chien Zizi s'était trouvée en quantité insuffisante; puis elle sortit.

Mme Ancoëme traversa la ville et, dit au de la promenade, d'où l'on voyait la mer, gagna le square où sur des bancs, sous les marronniers, à travers lesquels filtrait du soleil qui tachait de clair le sable, les convalescents de l'hôpital auxiliaire venaient se reposer.

Tiens, en voici un nouveau, murmura Mme Ancoëme. Elle dit bonjour en passant à cinq ou six qui elle connaissait déjà et se dirigèrent vers un banc tout au bout du square. Le soldat qui y était assis se recula poliment pour lui faire place.

La vieille dame le remercia et, selon sa coutume, engagea la conversation. — Et y a longtemps que vous êtes ici?

— Non, madame, pas très longtemps, dit le soldat. C'est la première fois que je suis aujourd'hui.

Il regardait autour de lui avec des yeux heureux. C'était un grand garçon à l'air simple et franc; sa figure était pâle et tirée encore, mais il eut un rire content et ajouta:

— On est bien. C'est bon de vivre ici. — Moi, je ne l'aime pas, cette ville, dit Mme Ancoëme. Il y a un air qui s'y sent. Un air depuis ce voyage... voyage... de n'ai pas quitté d'ici. Les gens ne sont pas prévenants, tout est cher, on est mal installé. C'est hiver, il faisait un froid, pour un climat chaud, ça valait mieux. Quand tout cela finira-t-il?

— Elle continua un moment à se lamenter à demi-voix comme si elle se parlait à elle-même. Puis elle se pencha sur son petit chien et offrit au soldat ses baguettes dont elle avait toujours une profession pour des distractions. Mais il refusa en remerciement beaucoup; il avait du tabac, mieux valait les garder pour les camarades qui en manquaient.

Mme Ancoëme qu'elle encore de la ville, qui décidément ne lui plaisait pas du tout; le soldat, suffoquant de chaud, et puis Mme Ancoëme, pour la quatrième fois, posa la question qu'elle leur posait à tous.

— Oh vous êtes-vous battu? — Et un geste évasif. — Dame, dans des endroits... — Est-ce que vous êtes battu en Champagne? demanda la vieille dame. — Oui, au commencement. C'est la que...

Mais Mme Ancoëme l'interrompit: — De quel côté de la Champagne? — Il le dit; elle tressaillit. — C'est là, c'est là! Mon Dieu, ne croyez pas à une curiosité déplacée de ma part. Il n'y a aucune indécence, n'est-ce pas? Je l'ai demandé à tous les soldats que j'ai vus ici, mais aucun, jusqu'à présent, n'a pu me répondre. Enfin, vous souvenez-vous d'avoir été à un endroit qui s'appelle Ambleuse?

Le soldat eut un mouvement. — Ambleuse? Oui, j'y suis allé... et je m'en souviens... — Mon Dieu, vous y avez été! Enfin, je vais savoir... Pensez, monsieur, que depuis des mois je ne cesse de m'informer... Aucun de vos camarades ne savait...

La vieille dame semblait très émue. Elle avait un peu rougi. Elle claquait Zizi, qui remuait, et reprit: — Monsieur, je vous en prie... puis-je que vous y avez été... Vous pouvez me renseigner... Est-ce que... est-ce que... cela a beaucoup souffert, Ambleuse... Oui, enfin, est-ce que cela a été très ravagé par là?

— Ravagé? Dame! pas mal, dit le soldat. Ou, s'y est battu tout le temps. — Je vous demande pardon d'insister, reprit-elle d'une voix un peu étranglée, mais Ambleuse... c'est chez moi. C'est de là que j'ai dû partir... à pied... avec juste des papiers... de l'argent... un peu... et Zizi... Quel voyage! Dieu! quel cauchemar!... J'ai dû fuir ma maison. Vous vous souvenez peut-être... c'est une grande maison avec un grand jardin... au bout du pays... un peu isolée. Il y a une grille forgée et un vieux chêne devant la maison.

— Et un puits à droite dans la cour? — dit le soldat. — Oui, dit Mme Ancoëme, habitante. Eh bien? — Et il y avait un belvédère sur le toit, n'est-ce pas? — Il y avait... murmura la vieille dame en palissant. Alors... — Le soldat hésita. — Dame! je vous l'ai dit, madame, on s'est battu tout le temps dans ce coin-là. L'ennemi a bombardé, nous aussi...

— Dites-moi la vérité, je vous en prie, supplia Mme Ancoëme. De ma maison il reste... quoi? — Il eut un geste des mains et ne répondit rien. La vieille dame blêmit davantage. — Vous... vous en êtes sûr? balbutia-t-elle. — Oh! sur. Je m'y suis battu, dans votre maison, trois jours de suite. On

LE MONDE RELIGIEUX

Pour la vie de nos églises

J'ai parlé, il y a trois semaines, de la très noble lettre de M. Henry Cochin, ancien député, président de la Société de Saint-Jean, laquelle a pour mission particulière la glorification de l'Eglise de Jésus-Christ par la beauté de l'art chrétien, offrant à l'épiscopat la collaboration de cette Société en vue de réparer ou de reconstruire les édifices religieux ou particulièrement totalement détruits dans les régions envahies.

Un Comité de secours s'est constitué dans le même dessein sous la présidence d'honneur du cardinal Amélie, et M. Maurice Barrès a consacré à l'œuvre nouvelle dont, à l'occasion de la généreuse initiative de M. Henry Cochin, j'avais dit combien elle s'imposait à notre foi, son article d'avant-hier de l'Echo de Paris.

Le comité dont il s'agit, nous dit M. Maurice Barrès, qui d'ailleurs en fait partie, "regroupe toutes les bonnes volontés religieuses et patriotiques." Et patriotiques. Le patriotisme en effet est intéressé lui aussi, quoique secondairement, au sauvetage ou à la réédification de ces édifices qui appartiennent à la figure tout ensemble architecturale et morale de la France.

Donc, Son Eminence a été fort bien inspirée d'admettre dans le "Comité de secours pour les églises dévastées des régions envahies", à côté de catholiques croyants et pratiquants, des hommes qui ne font pas profession de catholicisme, mais dont l'active sympathie est précieuse.

Le cardinal a été particulièrement bien inspiré d'y appeler M. Maurice Barrès, car l'Eglise catholique compte, sans doute, peu d'amis du dehors dont le concours lui soit précieux au même degré. Aussi bien dirait-on que dans l'âme de l'éminent académicien sacré, ce jour en jour le besoin de ce genre:

"Ils sont à cette heure plus nombreux que jamais, écrit-il, ceux qui sentent le besoin de certaines vénéralions. Elles ne leur semblent normales, complètes, satisfaisantes que dans les cadres consacrés et vivifiés par la tradition, selon les modes qui servent à nos ancêtres et qui logent des concepts si beaux et si harmonieux qu'ils peuvent bien être la forme supérieure de la religion."

M. Maurice Barrès nous apparaît ainsi debout sur le seuil du temple, et regardant de loin l'autel à la dérobée, avec des yeux où il y a du désir peut-être. Je ne suis pas sûr qu'il n'entende pas un jour sortir du tabernacle une voix qui lui dira: Amice, ascende superius. Ce dont je suis certain, c'est que dans beaucoup de nos églises dont il a dit naguère si éloquemment "la grande pitié" beaucoup d'âmes prient pour cela.

Toutefois, la position de M. Maurice Barrès vis-à-vis du catholicisme a, pour la cause même qu'il défend avec une si grande générosité, un petit inconvénient qu'il faut bien signaler. Et c'est que les églises n'étant pas encore pour lui tout ce qu'elles sont pour nous, il risque, quand il plaide pour elles, ou plutôt nous risquons de le voir aboutir à des conclusions où l'orthodoxie catholique des valeurs n'est pas assez respectée à notre gré.

C'est ainsi qu'il écrit: "L'argent que nous ramassons aura pour emploi des réparations urgentes et immédiates, des avances à faire en attendant l'indemnité de l'Etat. Mais on se gardera bien, c'est un point essentiel à mes yeux, de toucher aux églises qui furent des œuvres d'art. Craignons de gâter à la légère ce qui subsiste de leur beauté. Il faut les garder en ruines, et les entretenir comme autant de petits Partinonios de village."

Voilà une idée qui n'est pas du tout dans le sens catholique. Ah! certes, nous aimons la beauté de nos églises. Mais notre première... je ne dis pas la seule... notre première raison de les vouloir belles, s'il est possible, c'est qu'elles sont la maison de Dieu; Dilexi decorem domus tue. Et avant de les vouloir belles, nous les voulons vivantes. Or l'essentielle condition de la vie pour une église, c'est la présence réelle de son hôte divin; c'est donc que l'on y dise la messe, et que par conséquent cette église ne soit pas désaffectée. La beauté des ruines plaît au regard de l'étranger qui passe. Mais la beauté d'une église doit répondre aux besoins religieux permanents de ceux qui vivent à son ombre. Il importe donc que ce soit une beauté vivante. Or, une église sans eucharistie et sans culte est une église morte.

Je sais bien d'ailleurs que lorsque M. Maurice Barrès propose de "garder en ruines" les églises "qui furent des œuvres d'art," il sous-entend qu'il s'agit de ces cadavres d'églises où dévora des édifices religieux que l'épiscopat du culte. Mais d'abord, ces nombreux sanctuaires, qu'il faudra bâtir à la hâte, ne seront certainement pas aussi beaux que ceux qu'il remplace.

— Ambleuse?... Je sais bien qu'il y a des signes précis qui ne permettent pas de douter, mais enfin on a vu des coïncidences si singulières... C'est si affreux pour moi de tout perdre ainsi... C'est bien la grande maison au bout du pays, vous avez bien vu le belvédère? — Oh! je suis sûr, madame, dit le soldat. Ça m'en vient même en tête que vous l'avez tant de peine, mais je suis sûr... Dans votre maison, on s'est battu trois jours, comme je vous ai dit. C'est contre le mur du portrait que j'ai reçu ma première balle; derrière le puits, je suis resté à genoux une demi-journée à tirer, et le belvédère, en dégringolant, m'a à moitié assommé. Et c'est pas tout. Tenez, regardez.

Il ouvrit une seconde le haut de sa capote. Une terrible cicatrice partait du cou et, en un sillon profond, s'enfonçait vers la poitrine. Il releva sa manche droite. Dix cicatrices couraient l'avant-bras.

— Heint! dit-il avec simplicité, j'ai de quoi me la rappeler, votre maison. C'est chez vous que j'ai attrapé ça et le reste... Vous voyez, j'en ai reçu autant que les pierres. J'étais criblé. Vingt-trois blessures en tout. Quatre motifs d'hôpital avant de retourner. Ma jambe, c'est récent, ajouta-t-il, et c'est rien...

Mme Ancoëme le regardait, elle regarda aussi, à l'entour sur les bancs, les autres blessés. Une émotion profonde la hantait. Elle eut une faible rougeur, deux petites larmes coulèrent sur ses joues seules, et à demi-voix elle murmura: — Je vous demande pardon... Est-ce que vous souffrez encore beaucoup? — FREDERIC BOUTET.

Jeune homme blessé dans une chute.

Au cours d'une bataille, à l'intersection Bourbon et Robertson, hier soir, entre Elmer Otto, 25 ans, 2309 Bourbon, et Arthur Giessmann, 3223 Ste-Anne, Otto en tombant sur le trottoir a reçu un épanchement au cerveau. Il est soigné à l'hôpital de la Charité.

Bas Elastiques, Ceintures Abdominales, Membres Artificiels, Chaises Roulantes, Invalides, Ceintures, Hernies, etc.

SCHROEDER 1314 RUE CANAL.

En faisant vos commandes mentionnez l'Abelle.

2150-tan leu dim

LE MONDE RELIGIEUX

Pour la vie de nos églises

J'ai parlé, il y a trois semaines, de la très noble lettre de M. Henry Cochin, ancien député, président de la Société de Saint-Jean, laquelle a pour mission particulière la glorification de l'Eglise de Jésus-Christ par la beauté de l'art chrétien, offrant à l'épiscopat la collaboration de cette Société en vue de réparer ou de reconstruire les édifices religieux ou particulièrement totalement détruits dans les régions envahies.

Un Comité de secours s'est constitué dans le même dessein sous la présidence d'honneur du cardinal Amélie, et M. Maurice Barrès a consacré à l'œuvre nouvelle dont, à l'occasion de la généreuse initiative de M. Henry Cochin, j'avais dit combien elle s'imposait à notre foi, son article d'avant-hier de l'Echo de Paris.

Le comité dont il s'agit, nous dit M. Maurice Barrès, qui d'ailleurs en fait partie, "regroupe toutes les bonnes volontés religieuses et patriotiques." Et patriotiques. Le patriotisme en effet est intéressé lui aussi, quoique secondairement, au sauvetage ou à la réédification de ces édifices qui appartiennent à la figure tout ensemble architecturale et morale de la France.

Donc, Son Eminence a été fort bien inspirée d'admettre dans le "Comité de secours pour les églises dévastées des régions envahies", à côté de catholiques croyants et pratiquants, des hommes qui ne font pas profession de catholicisme, mais dont l'active sympathie est précieuse.

Le cardinal a été particulièrement bien inspiré d'y appeler M. Maurice Barrès, car l'Eglise catholique compte, sans doute, peu d'amis du dehors dont le concours lui soit précieux au même degré. Aussi bien dirait-on que dans l'âme de l'éminent académicien sacré, ce jour en jour le besoin de ce genre:

"Ils sont à cette heure plus nombreux que jamais, écrit-il, ceux qui sentent le besoin de certaines vénéralions. Elles ne leur semblent normales, complètes, satisfaisantes que dans les cadres consacrés et vivifiés par la tradition, selon les modes qui servent à nos ancêtres et qui logent des concepts si beaux et si harmonieux qu'ils peuvent bien être la forme supérieure de la religion."

M. Maurice Barrès nous apparaît ainsi debout sur le seuil du temple, et regardant de loin l'autel à la dérobée, avec des yeux où il y a du désir peut-être. Je ne suis pas sûr qu'il n'entende pas un jour sortir du tabernacle une voix qui lui dira: Amice, ascende superius. Ce dont je suis certain, c'est que dans beaucoup de nos églises dont il a dit naguère si éloquemment "la grande pitié" beaucoup d'âmes prient pour cela.

Toutefois, la position de M. Maurice Barrès vis-à-vis du catholicisme a, pour la cause même qu'il défend avec une si grande générosité, un petit inconvénient qu'il faut bien signaler. Et c'est que les églises n'étant pas encore pour lui tout ce qu'elles sont pour nous, il risque, quand il plaide pour elles, ou plutôt nous risquons de le voir aboutir à des conclusions où l'orthodoxie catholique des valeurs n'est pas assez respectée à notre gré.

C'est ainsi qu'il écrit: "L'argent que nous ramassons aura pour emploi des réparations urgentes et immédiates, des avances à faire en attendant l'indemnité de l'Etat. Mais on se gardera bien, c'est un point essentiel à mes yeux, de toucher aux églises qui furent des œuvres d'art. Craignons de gâter à la légère ce qui subsiste de leur beauté. Il faut les garder en ruines, et les entretenir comme autant de petits Partinonios de village."

Voilà une idée qui n'est pas du tout dans le sens catholique. Ah! certes, nous aimons la beauté de nos églises. Mais notre première... je ne dis pas la seule... notre première raison de les vouloir belles, s'il est possible, c'est qu'elles sont la maison de Dieu; Dilexi decorem domus tue. Et avant de les vouloir belles, nous les voulons vivantes. Or l'essentielle condition de la vie pour une église, c'est la présence réelle de son hôte divin; c'est donc que l'on y dise la messe, et que par conséquent cette église ne soit pas désaffectée. La beauté des ruines plaît au regard de l'étranger qui passe. Mais la beauté d'une église doit répondre aux besoins religieux permanents de ceux qui vivent à son ombre. Il importe donc que ce soit une beauté vivante. Or, une église sans eucharistie et sans culte est une église morte.

Je sais bien d'ailleurs que lorsque M. Maurice Barrès propose de "garder en ruines" les églises "qui furent des œuvres d'art," il sous-entend qu'il s'agit de ces cadavres d'églises où dévora des édifices religieux que l'épiscopat du culte. Mais d'abord, ces nombreux sanctuaires, qu'il faudra bâtir à la hâte, ne seront certainement pas aussi beaux que ceux qu'il remplace.

— Ambleuse?... Je sais bien qu'il y a des signes précis qui ne permettent pas de douter, mais enfin on a vu des coïncidences si singulières... C'est si affreux pour moi de tout perdre ainsi... C'est bien la grande maison au bout du pays, vous avez bien vu le belvédère? — Oh! je suis sûr, madame, dit le soldat. Ça m'en vient même en tête que vous l'avez tant de peine, mais je suis sûr... Dans votre maison, on s'est battu trois jours, comme je vous ai dit. C'est contre le mur du portrait que j'ai reçu ma première balle; derrière le puits, je suis resté à genoux une demi-journée à tirer, et le belvédère, en dégringolant, m'a à moitié assommé. Et c'est pas tout. Tenez, regardez.

Il ouvrit une seconde le haut de sa capote. Une terrible cicatrice partait du cou et, en un sillon profond, s'enfonçait vers la poitrine. Il releva sa manche droite. Dix cicatrices couraient l'avant-bras.

— Heint! dit-il avec simplicité, j'ai de quoi me la rappeler, votre maison. C'est chez vous que j'ai attrapé ça et le reste... Vous voyez, j'en ai reçu autant que les pierres. J'étais criblé. Vingt-trois blessures en tout. Quatre motifs d'hôpital avant de retourner. Ma jambe, c'est récent, ajouta-t-il, et c'est rien...

Mme Ancoëme le regardait, elle regarda aussi, à l'entour sur les bancs, les autres blessés. Une émotion profonde la hantait. Elle eut une faible rougeur, deux petites larmes coulèrent sur ses joues seules, et à demi-voix elle murmura: — Je vous demande pardon... Est-ce que vous souffrez encore beaucoup? — FREDERIC BOUTET.

Jeune homme blessé dans une chute.

Au cours d'une bataille, à l'intersection Bourbon et Robertson, hier soir, entre Elmer Otto, 25 ans, 2309 Bourbon, et Arthur Giessmann, 3223 Ste-Anne, Otto en tombant sur le trottoir a reçu un épanchement au cerveau. Il est soigné à l'hôpital de la Charité.

Bas Elastiques, Ceintures Abdominales, Membres Artificiels, Chaises Roulantes, Invalides, Ceintures, Hernies, etc.

SCHROEDER 1314 RUE CANAL.

En faisant vos commandes mentionnez l'Abelle.

2150-tan leu dim

LE MONDE RELIGIEUX

Pour la vie de nos églises

J'ai parlé, il y a trois semaines, de la très noble lettre de M. Henry Cochin, ancien député, président de la Société de Saint-Jean, laquelle a pour mission particulière la glorification de l'Eglise de Jésus-Christ par la beauté de l'art chrétien, offrant à l'épiscopat la collaboration de cette Société en vue de réparer ou de reconstruire les édifices religieux ou particulièrement totalement détruits dans les régions envahies.

Un Comité de secours s'est constitué dans le même dessein sous la présidence d'honneur du cardinal Amélie, et M. Maurice Barrès a consacré à l'œuvre nouvelle dont, à l'occasion de la généreuse initiative de M. Henry Cochin, j'avais dit combien elle s'imposait à notre foi, son article d'avant-hier de l'Echo de Paris.

Le comité dont il s'agit, nous dit M. Maurice Barrès, qui d'ailleurs en fait partie, "regroupe toutes les bonnes volontés religieuses et patriotiques." Et patriotiques. Le patriotisme en effet est intéressé lui aussi, quoique secondairement, au sauvetage ou à la réédification de ces édifices qui appartiennent à la figure tout ensemble architecturale et morale de la France.

Donc, Son Eminence a été fort bien inspirée d'admettre dans le "Comité de secours pour les églises dévastées des régions envahies", à côté de catholiques croyants et pratiquants, des hommes qui ne font pas profession de catholicisme, mais dont l'active sympathie est précieuse.

Le cardinal a été particulièrement bien inspiré d'y appeler M. Maurice Barrès, car l'Eglise catholique compte, sans doute, peu d'amis du dehors dont le concours lui soit précieux au même degré. Aussi bien dirait-on que dans l'âme de l'éminent académicien sacré, ce jour en jour le besoin de ce genre:

"Ils sont à cette heure plus nombreux que jamais, écrit-il, ceux qui sentent le besoin de certaines vénéralions. Elles ne leur semblent normales, complètes, satisfaisantes que dans les cadres consacrés et vivifiés par la tradition, selon les modes qui servent à nos ancêtres et qui logent des concepts si beaux et si harmonieux qu'ils peuvent bien être la forme supérieure de la religion."

M. Maurice Barrès nous apparaît ainsi debout sur le seuil du temple, et regardant de loin l'autel à la dérobée, avec des yeux où il y a du désir peut-être. Je ne suis pas sûr qu'il n'entende pas un jour sortir du tabernacle une voix qui lui dira: Amice, ascende superius. Ce dont je suis certain, c'est que dans beaucoup de nos églises dont il a dit naguère si éloquemment "la grande pitié" beaucoup d'âmes prient pour cela.

Toutefois, la position de M. Maurice Barrès vis-à-vis du catholicisme a, pour la cause même qu'il défend avec une si grande générosité, un petit inconvénient qu'il faut bien signaler. Et c'est que les églises n'étant pas encore pour lui tout ce qu'elles sont pour nous, il risque, quand il plaide pour elles, ou plutôt nous risquons de le voir aboutir à des conclusions où l'orthodoxie catholique des valeurs n'est pas assez respectée à notre gré.

C'est ainsi qu'il écrit: "L'argent que nous ramassons aura pour emploi des réparations urgentes et immédiates, des avances à faire en attendant l'indemnité de l'Etat. Mais on se gardera bien, c'est un point essentiel à mes yeux, de toucher aux églises qui furent des œuvres d'art. Craignons de gâter à la légère ce qui subsiste de leur beauté. Il faut les garder en ruines, et les entretenir comme autant de petits Partinonios de village."

Voilà une idée qui n'est pas du tout dans le sens catholique. Ah! certes, nous aimons la beauté de nos églises. Mais notre première... je ne dis pas la seule... notre première raison de les vouloir belles, s'il est possible, c'est qu'elles sont la maison de Dieu; Dilexi decorem domus tue. Et avant de les vouloir belles, nous les voulons vivantes. Or l'essentielle condition de la vie pour une église, c'est la présence réelle de son hôte divin; c'est donc que l'on y dise la messe, et que par conséquent cette église ne soit pas désaffectée. La beauté des ruines plaît au regard de l'étranger qui passe. Mais la beauté d'une église doit répondre aux besoins religieux permanents de ceux qui vivent à son ombre. Il importe donc que ce soit une beauté vivante. Or, une église sans eucharistie et sans culte est une église morte.

Je sais bien d'ailleurs que lorsque M. Maurice Barrès propose de "garder en ruines" les églises "qui furent des œuvres d'art," il sous-entend qu'il s'agit de ces cadavres d'églises où dévora des édifices religieux que l'épiscopat du culte. Mais d'abord, ces nombreux sanctuaires, qu'il faudra bâtir à la hâte, ne seront certainement pas aussi beaux que ceux qu'il remplace.

— Ambleuse?... Je sais bien qu'il y a des signes précis qui ne permettent pas de douter, mais enfin on a vu des coïncidences si singulières... C'est si affreux pour moi de tout perdre ainsi... C'est bien la grande maison au bout du pays, vous avez bien vu le belvédère? — Oh! je suis sûr, madame, dit le soldat. Ça m'en vient même en tête que vous l'avez tant de peine, mais je suis sûr... Dans votre maison, on s'est battu trois jours, comme je vous ai dit. C'est contre le mur du portrait que j'ai reçu ma première balle; derrière le puits, je suis resté à genoux une demi-journée à tirer, et le belvédère, en dégringolant, m'a à moitié assommé. Et c'est pas tout. Tenez, regardez.

Il ouvrit une seconde le haut de sa capote. Une terrible cicatrice partait du cou et, en un sillon profond, s'enfonçait vers la poitrine. Il releva sa manche droite. Dix cicatrices couraient l'avant-bras.

— Heint! dit-il avec simplicité, j'ai de quoi me la rappeler, votre maison. C'est chez vous que j'ai attrapé ça et le reste... Vous voyez, j'en ai reçu autant que les pierres. J'étais criblé. Vingt-trois blessures en tout. Quatre motifs d'hôpital avant de retourner. Ma jambe, c'est récent, ajouta-t-il, et c'est rien...

Mme Ancoëme le regardait, elle regarda aussi, à l'entour sur les bancs, les autres blessés. Une émotion profonde la hantait. Elle eut une faible rougeur, deux petites larmes coulèrent sur ses joues seules, et à demi-voix elle murmura: — Je vous demande pardon... Est-ce que vous souffrez encore beaucoup? — FREDERIC BOUTET.

Jeune homme blessé dans une chute.

Au cours d'une bataille, à l'intersection Bourbon et Robertson, hier soir, entre Elmer Otto, 25 ans, 2309 Bourbon, et Arthur Giessmann, 3223 Ste-Anne, Otto en tombant sur le trottoir a reçu un épanchement au cerveau. Il est soigné à l'hôpital de la Charité.

Bas Elastiques, Ceintures Abdominales, Membres Artificiels, Chaises Roulantes, Invalides, Ceintures, Hernies, etc.

SCHROEDER 1314 RUE CANAL.

En faisant vos commandes mentionnez l'Abelle.

2150-tan leu dim

LE MONDE RELIGIEUX

Pour la vie de nos églises

J'ai parlé, il y a trois semaines, de la très noble lettre de M. Henry Cochin, ancien député, président de la Société de Saint-Jean, laquelle a pour mission particulière la glorification de l'Eglise de Jésus-Christ par la beauté de l'art chrétien, offrant à l'épiscopat la collaboration de cette Société en vue de réparer ou de reconstruire les édifices religieux ou particulièrement totalement détruits dans les régions envahies.

Un Comité de secours s'est constitué dans le même dessein sous la présidence d'honneur du cardinal Amélie, et M. Maurice Barrès a consacré à l'œuvre nouvelle dont, à l'occasion de la généreuse initiative de M. Henry Cochin, j'avais dit combien elle s'imposait à notre foi, son article d'avant-hier de l'Echo de Paris.

Le comité dont il s'agit, nous dit M. Maurice Barrès, qui d'ailleurs en fait partie, "regroupe toutes les bonnes volontés religieuses et patriotiques." Et patriotiques. Le patriotisme en effet est intéressé lui aussi, quoique secondairement, au sauvetage ou à la réédification de ces édifices qui appartiennent à la figure tout ensemble architecturale et morale de la France.

Donc, Son Eminence a été fort bien inspirée d'admettre dans le "Comité de secours pour les églises dévastées des régions envahies", à côté de catholiques croyants et pratiquants, des hommes qui ne font pas profession de catholicisme, mais dont l'active sympathie est précieuse.

Le cardinal a été particulièrement bien inspiré d'y appeler M. Maurice Barrès, car l'Eglise catholique compte, sans doute, peu d'amis du dehors dont le concours lui soit précieux au même degré. Aussi bien dirait-on que dans l'âme de l'éminent académicien sacré, ce jour en jour le besoin de ce genre:

"Ils sont à cette heure plus nombreux que jamais, écrit-il, ceux qui sentent le besoin de certaines vénéralions. Elles ne leur semblent normales, complètes, satisfaisantes que dans les cadres consacrés et vivifiés par la tradition, selon les modes qui servent à nos ancêtres et qui logent des concepts si beaux et si harmonieux qu'ils peuvent bien être la forme supérieure de la religion."

M. Maurice Barrès nous apparaît ainsi debout sur le seuil du temple, et regardant de loin l'autel à la dérobée, avec des yeux où il y a du désir peut-être. Je ne suis pas sûr qu'il n'entende pas un jour sortir du tabernacle une voix qui lui dira: Amice, ascende superius. Ce dont je suis certain, c'est que dans beaucoup de nos églises dont il a dit naguère si éloquemment "la grande pitié" beaucoup d'âmes prient pour cela.

Toutefois, la position de M. Maurice Barrès vis-à-vis du catholicisme a, pour la cause même qu'il défend avec une si grande générosité, un petit inconvénient qu'il faut bien signaler. Et c'est que les églises n'étant pas encore pour lui tout ce qu'elles sont pour nous, il risque, quand il plaide pour elles, ou plutôt nous risquons de le voir aboutir à des conclusions où l'orthodoxie catholique des valeurs n'est pas assez respectée à notre gré.

C'est ainsi qu'il écrit: "L'argent que nous ramassons aura pour emploi des réparations urgentes et immédiates, des avances à faire en attendant l'indemnité de l'Etat. Mais on se gardera bien, c'est un point essentiel à mes yeux, de toucher aux églises qui furent des œuvres d'art. Craignons de gâter à la légère ce qui subsiste de leur beauté. Il faut les garder en ruines, et les entretenir comme autant de petits Partinonios de village."

Voilà une idée qui n'est pas du tout dans le sens catholique. Ah! certes, nous aimons la beauté de nos églises. Mais notre première... je ne dis pas la seule... notre première raison de les vouloir belles, s'il est possible, c'est qu'elles sont la maison de Dieu; Dilexi decorem domus tue. Et avant de les vouloir belles, nous les voulons vivantes. Or l'essentielle condition de la vie pour une église, c'est la présence réelle de son hôte divin; c'est donc que l'on y dise la messe, et que par conséquent cette église ne soit pas désaffectée. La beauté des ruines plaît au regard de l'étranger qui passe. Mais la beauté d'une église doit répondre aux besoins religieux permanents de ceux qui vivent à son ombre. Il importe donc que ce soit une beauté vivante. Or, une église sans eucharistie et sans culte est une église morte.

Je sais bien d'ailleurs que lorsque M. Maurice Barrès propose de "garder en ruines" les églises "qui furent des œuvres d'art," il sous-entend qu'il s'agit de ces cadavres d'églises où dévora des édifices religieux que l'épiscopat du culte. Mais d'abord, ces nombreux sanctuaires, qu'il faudra bâtir à la hâte, ne seront certainement pas aussi beaux que ceux qu'il remplace.

— Ambleuse?... Je sais bien qu'il y a des signes précis qui ne permettent pas de douter, mais enfin on a vu des coïncidences si singulières... C'est si affreux pour moi de tout perdre ainsi... C'est bien la grande maison au bout du pays, vous avez bien vu le belvédère? — Oh! je suis sûr, madame, dit le soldat. Ça m'en vient même en tête que vous l'avez tant de peine, mais je suis sûr... Dans votre maison, on s'est battu trois jours, comme je vous ai dit. C'est contre le mur du portrait que j'ai reçu ma première balle; derrière le puits, je suis resté à genoux une demi-journée à tirer, et le belvédère, en dégringolant, m'a à moitié assommé. Et c'est pas tout. Tenez, regardez.

Il ouvrit une seconde le haut de sa capote. Une terrible cicatrice partait du cou et, en un sillon profond, s'enfonçait vers la poitrine. Il releva sa manche droite. Dix cicatrices couraient l'avant-bras.